

comprenaient la plaisanterie, avaient proposé dans la dernière séance, que l'enseigne fût enlevée; mais ils se trouvèrent en minorité, comme toujours, et l'enseigne resta à sa place à la grande satisfaction des Anglais.

Le lendemain du jour où je vis la seconde enseigne, il y eut une séance extraordinaire du conseil, qui décida enfin qu'on ferait enlever les deux planches. Il était temps aussi; car les citoyens du faubourg St. Jean qui croyaient que la première enseigne avait été posée par la corporation, ne goûtèrent pas fort cette plaisanterie; la seconde les irrita à tel point qu'on m'a dit qu'ils devaient, le vendredi suivant, arracher les maudites planches pour aller les briser sur la tête des conseillers. Lundi soir, je passai par le même lieu, et tout avait disparu. Quel dommage!... c'était pourtant beau de lire en anglais: "*Great St. John Street!*" "*The finest Street in Canada!*" J'ai remarqué plusieurs Anglais qui contemplaient ces enseignes avec un œil d'amour; la dernière surtout excitait leurs *feelings*; car elle leur semblait un pendu et leur faisait regretter la potence, ce beau temps pour eux d'émotion et de *pendrôche*.

Nisus.

Monsieur le rédacteur du *Fantasque*,

Je suis marchand; c'est vous dire que je n'ai pas grand chose à faire par le temps qui court; aussi, n'ayant rien à faire, je fais des réflexions, que je vous livre pour rien vu que, puisque la flanelle, la toile, le drap et autres marchandises utiles ne se vendent pas, mes pensées ne se paieraient pas bien cher sur le marché. Je vous dirai donc que le printemps dernier j'étais fort occupé, ce qui ne m'a pas permis le temps de réfléchir aussi, comme un imbécile, je me suis laissé entraîner à voter pour M. Méthot bien que M. Légaré m'eût plus plu. Que voulez-vous? On me disait que lui et ses amis voulaient la guerre, le tumulte et la banqueroute. Diable! moi qui n'aime pas plus à me battre qu'à perdre de l'argent et qui n'aime pas plus à perdre de l'argent qu'à me battre, je cours au poll en véritable éservelé et je donnai ma voix à M. Méthot sans songer, étourdi que j'étais, que M. Légaré qui n'est pas dans le commerce, ne pouvait pas avoir un bien grand intérêt à faire banqueroute, sans songer non plus que, s'il y avait une guerre, ce seraient les ouvriers, ses principaux amis, qu'on enverrait se battre pour nous autres. Ce qui est fait est fait, et si ce qui est fait était à refaire, ça ne se ferait pas, je vous en avertis; car depuis, comme je vous le disais, j'ai eu le temps de faire mes réflexions, que voici:

*Primo*.—Les ceux qui ont donné la majorité à M. Méthot, c'est-à-dire les marchands anglais, sont comme en banqueroute. Ils n'achètent plus de bois, il ne font plus descendre de cages, ils ne font plus construire de bâtiments, on périt de misère au point que les marchands de marchandises sèches ne font de profit que sur les marchandises mouillées.

*Secundo*.—Ces autres amis de la paix qui ont donné encore à M. Méthot sa majorité, c'est-à-dire les irlandais, font des assemblées secrètes, organisent des compagnies de carabiniers et veulent en un mot mettre le pays à feu et à sang. Le *Journal de Québec* ne souffrira point ça!

*Troisièmo*.—Dans ce moment de misère générale je ne vois entrer dans mon magasin pour acheter et payer argent comptant que des américains. Quoi! ces républicains d'américains, ces anarchistes sont les seuls dans le moment actuel qui aient assez d'argent pour se promener en gentils hommes! Ma foi monsieur l'éditeur, je suis républicain dès aujourd'hui, vu que j'ai fait mes réflexions et si l'occasion s'en présente je voterai pour celui qui aimera la république. On m'a enfoncé une fois avec un beau programme de paix, mais on ne m'y reprendra plus. M. Légaré était dans le droit chemin; c'est M. Méthot qui était l'égaré.

UN MÉTHODISTE DESENCHANTÉ ET CONVERTI.